

# Étude de cas d'une infirmière spécialisée en TB

Infirmière : Tania Monteiro

Tania Monteiro révèle qu'elle a toujours aimé rendre service aux gens et que depuis toute petite, elle voulait faire quelque chose d'utile pour le monde. Elle avait de l'empathie pour ceux qui avaient besoin d'aide, c'est pourquoi elle a décidé de devenir infirmière.

En 2005, deux ans après avoir obtenu son diplôme, elle s'est vu offrir un emploi dans une unité de soins aux personnes atteintes de tuberculose (TB).



« Je suis heureuse d'avoir fait le choix de devenir infirmière et ces 17 dernières années ont été une formidable expérience. J'ai travaillé dans l'unité de lutte antituberculeuse de 2005 à 2012, qui était considérée comme un centre d'excellence. Nous avons même reçu la visite d'experts de l'Organisation mondiale de la Santé. C'est suite à cela que j'ai été invitée à devenir formatrice dans le domaine de la TB pour le Conseil International des Infirmières. »

Bien que l'unité était bien outillée et disposait d'équipements de protection individuelle et de chambres à pression négative, c'est en travaillant dans cette unité que M<sup>me</sup> Monteiro a contracté la tuberculose.

« Ma TB n'a été diagnostiquée qu'au bout de deux ans car il s'agissait d'une TB extra-pulmonaire ou abdominale. Mes symptômes n'étaient pas évidents et en fait, au début, on m'a diagnostiqué un cancer des ovaires. Cela a été très dur. J'ai perdu 15 kg, j'ai dû prendre des analgésiques pour pouvoir me déplacer ; j'avais l'abdomen enflé et il était plein de liquide. Je me rappelle que quand je suis allée à l'hôpital, le médecin a regardé la tomographie, ma mère était à côté de moi –, il m'a dit : 'Vous avez quelque chose dans l'ovaire, c'est un cancer'. »

Après avoir attendu 22 jours les résultats de la biopsie du liquide de son abdomen, elle apprenait qu'elle avait été testée positive à la TB.

« La première fois que le médecin m'a dit que le « cancer » pouvait être la TB, j'ai répondu que si c'était un cancer, il lui était interdit de faire quoi que ce soit, qu'il ne pouvait même pas en parler à mes parents. Par contre si cela devait s'avérer la TB, ce serait au-dessus de mes forces. »

« Un collègue est venu en discuter avec moi, mais j'étais dans le déni et convaincue que je ne supporterais pas le traitement. J'ai pleuré deux heures durant, puis j'ai appuyé sur le bouton d'appel et j'ai dit : « Apportez-moi le médicament ». J'ai commencé le traitement dans la foulée. »

Elle confie que ses parents étaient bouleversés. Son père refusait d'en parler, mentant même son entourage sur le diagnostic.

« Je pense qu'il était conscient de la stigmatisation liée à la TB. Il a dit aux voisins : « Tania souffre d'une infection ». Certains de mes amis sont venus me rendre visite à l'hôpital, d'autres non, et je le comprenais. »

« J'ai très mal réagi au traitement. Je vomissais à chaque fois. Ma mère m'a conseillé de l'arrêter parce qu'il me tuait, mais j'ai insisté. Une semaine après, j'ai été admise dans ma propre unité : en une semaine je passais d'infirmière à patiente. »

M<sup>me</sup> Monteiro explique que c'était une situation effroyable parce qu'elle se sentait très malade et que ses collègues ne semblaient pas vouloir s'occuper d'elle.

« Ce n'est pas parce qu'ils étaient effrayés. Mais parce l'année précédente, une autre collègue avait été admise dans l'unité, et elle était morte. C'était un sujet délicat dans la mesure où j'étais la deuxième infirmière de l'unité atteinte de TB. »

« Une fois que j'ai commencé le traitement, les effets secondaires ont été terribles. Je n'arrêtais pas de vomir, même les pilules administrées pour prévenir les effets secondaires. Mais en moi, je me répétais de ne pas abandonner. Je savais qu'il fallait que je continue à prendre les pilules jusqu'à les assimiler enfin. Ma mère me disait : « Arrête le traitement, tu vas mourir ! », et à un moment donné, j'ai frôlé la mort. Je me suis vue dans un tunnel et j'ai vu ma vie défiler. J'avais des difficultés respiratoires parce que j'avais du liquide dans les poumons et ça allait s'aggravant. J'ai dit à ma mère que j'allais mourir mais que j'étais en paix. »

« Mais je n'ai jamais abandonné. Je suis restée à l'hôpital pendant deux mois pour suivre le traitement et me rétablir. »

Elle fait noter qu'il a fallu trois ans pour que son employeur reconnaisse qu'elle avait contracté la TB dans le cadre de son travail. Elle reçoit aujourd'hui une toute petite rente mensuelle.

Elle indique qu'à part quelques cicatrices résiduelles sur ses poumons, elle est en bonne santé et n'a pas de séquelles de la TB. Elle se sent privilégiée de vivre dans un pays où les traitements sont aisément accessibles.

« Quand j'ai récupéré, je suis allée au Mozambique pour dispenser une formation infirmière sur la TB dans le cadre du projet TB / TB-MR du CII. Un soir à l'hôtel, j'ai vu le Ministre de la santé déclarer à la télévision, en larmes, qu'il n'y avait pas de traitement contre la TB disponible dans son pays depuis six mois. Je me suis alors rendu compte de la chance que j'avais d'être portugaise. Je n'avais jamais eu à me demander si je pouvais recevoir un traitement ou non. »

« Je suis retournée travailler dans l'unité, et c'était très intéressant. Quand je donnais les pilules aux patients, je savais ce qu'ils ressentaient à leur expression. Je leur disais : « Voici ce que vous ressentez » et ils me demandaient comment je le savais. »

« Mon conseil aux infirmières est d'obtenir les bonnes informations sur la façon dont la TB se propage – les gens sont encore mal informés sur ce sujet – et de tenir compte de ce que disent les patients. Si le patient indique qu'il ressent une chose ou une autre, c'est parce que c'est vrai – j'en sais quelque chose. Le premier jour de mon hospitalisation, quand j'ai confié mon ressenti à l'infirmière, je peux dire qu'elle me regardait avec scepticisme. Je lui ai expliqué que c'est la raison pour laquelle les patients nous mentent – parce que nous ne les croyons pas. »

« Les infirmières doivent savoir comment communiquer avec les personnes et comment les décoder : il est très important d'être à l'écoute d'une manière qui puisse les aider. »

« Je suis très heureuse, reconnaissante et privilégiée d'avoir eu des infirmières qui ont pris soin de moi. Parce que dans les moments où je ne pouvais pas bouger, les jours où je ne comprenais pas ce qui me tombait dessus, je sais que j'ai été très bien prise en charge. Que Dieu bénisse les infirmières et les médecins. »